

champs, je n'ai pas douté un instant qu'elle ne l'eût pas été pour vous ; j'ai voulu vous revoir une dernière fois.

En disant ces mots, la voix de Marie avait quelque chose de si triste, que des larmes involontaires vinrent aux yeux de Gabriel. Elle continua :

— Oui la volonté de votre mère doit être sacrée, le digne recteur nous l'a dit, eh bien ! je suis venue moi-même vous supplier de vivre et d'oublier la pauvre Marie ; ne demeurez pas ainsi seul, éloigné du monde, cela ne convient ni à votre âge, ni à votre rang, ni à votre fortune ; cherchez des distractions dans l'étude et dans les voyages.

— Tu veux que je t'oublie, mon ange aimé : mais oublie-t-on Dieu ? Non, jamais c'est impossible ; je me soumetts, pour le repos et le bonheur de ton vieux père, à la volonté de ma mère, car elle nous envelopperait tous trois dans son ressentiment. Mais tu es l'épouse de mon cœur ; tu le seras en ce monde et dans l'autre.

Et, en parlant ainsi, il plaça, sur le front pur et blanc de Marie la couronne de bruyère destinée à la sainte Vierge.

— Est-ce ainsi que ma volonté est respectée ? dit une voix sévère... Fils indigne, je reconnais bien là votre soumission ; devant moi, vous tremblez, mais ici, loin des yeux du monde, vous vous livrez à votre passion insensée, à l'impur et sale amour qui vous domine ; mais patience ! je vais mettre fin à cette désobéissance effrontée !

Gabriel releva son front sous cette injure :

— Ma mère, dit-il d'une voix ferme, vous vous êtes fait un jeu jusqu'à présent, d'inquiéter ma vie, de briser mon bonheur, enfant, je n'ai reçu de vous ni encouragement, ni baisers ; vous m'avez toujours tenu éloigné de votre cœur comme de votre personne.

Le seul être au monde qui ait su comprendre mon âme et compatir aux souffrances de mon isolement, vous l'éloignez de moi, je suis seul dans ce château comme en un désert. Soyez donc satisfaite, et cessez de nous maudire... Ne poursuivez plus Marie de vos injustes reproches, laissez-là, laissez son vieux père finir ses jours près de celui qui, plus humain, les a recueillis, lorsqu'ils furent chassés par vous. Moi je pars !

Le ciel s'était, sur ces entrefaites, couvert d'épais nuages, le vent passait comme une plainte sur la vieille chapelle et s'allait perdre dans la cime grondante des arbres.

Le tonnerre roulait avec fracas, les éclairs sillonnaient la nue sans interruption. Les oiseaux, épouvantés, venaient chercher un refuge sous les murs délabrés de la chapelle, en poussant de petits cris plaintifs.

A ce moment, que des circonstances extérieures contribuaient à rendre solennel, Gabriel prit la main frémissante de Marie, l'attira vers lui, puis, la faisant agenouiller à ses côtés devant l'image de la Vierge :

A CONTINUER.

## LE CANARD

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1879.

## Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 3 centins, payables toutes les quatre semaines.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Nous prions nos agents, à qui nous avons envoyé les comptes dernièrement de nous en faire parvenir le montant au plus tôt.

GODIN, MONDOU & Cie.,

No. 8 Rue Ste. Therese, Montréal.

## "Le Père Louison au Canard."

QUEBEC, 28 OCTOBRE, 1879.

MON CHER CANARD,

Il faut que je te donne des détails sur une assemblée à laquelle j'ai assisté dimanche. Je t'assure que c'est pas drôle les assemblées, à Québec, ou plutôt je devrais dire que c'est bien drôle. Je t'envoie un compte rendu très fidèle. L'affaire avait lieu sur le perron du Palais de Justice, brûlé depuis sept ans. C'est un membre du parlement qui devait parler. Il s'est avancé au milieu des hourrahs et a pris la parole :

Messieurs les intellectuels de la cité de Québec.—Vous permettez que je me couvrasse, n'est-ce pas ? —Coiffe-toi, va, s'écrie un interrupteur ; c'est comme ça que t'as appris à le dire, comme nous autres.

—Messieurs, continue l'orateur, je ne suis point z'un avocat, quoique dans ce moment les ruines de la Cour Supérieure me servent de fondement...

—Dis pas de bêtises, crie une voix.

—Tenez, vous s'écrie l'orateur, laissez moi parler ; vous voyez quand je serai sur la bâtisse des bâtiments, que sans être avocat, ni notaire, ni orateur de chambre, j'ai l'une langue qui est comme moi, elle est pas gênée dans ses culottes.

—T'as qu'à voir !...

—Messieurs les intellectuels, toutes ces interruptions là on sait ce que ça veut dire ; c'est pas la crême de la population qui fait les gadousiers, mais c'est la crême de St. Roch que je bâtis les bâtiments avec.

—Des bâtiments de crême !

—Non des bâtiments de.....

—Pas de polissonneries, là-bas !

—Continuez, continuez.

—Messieurs, encore une fois, toutes ces interruptions là ne veulent rien dire, et ça m'oppose de dire ce que je veux. Mais vous ne ferez pas peur ; je ne suis pas né d'hier. Je suis pas si je mourrai bien vieux, mais tout ce que je

peux vous dire c'est que je suis né bien jeune.

—Tiens !

—T'a qu'à voir !

—Tu dis ça pour rire !

—Tu le diras pus ! etc.

Enfin, mon cher "Canard," un vrai charivari. Mais le beau parler ne se laisse pas décontenancer.

—Messieurs, leur crie-t-il, aussitôt que le silence est rétabli, vous ne comprenez pas.....

—On comprend mieux que toi !

—Vous ne comprenez pas ce que je dis.

—C'est toi qui comprends pas ce que tu dis !

—Quand je parle de ma naissance c'est pas pour vous scandaliser ; non, messieurs les intellectuels de Québec, c'est pour vous dire que je suis venu au monde en bottes sauvages comme vous autres.

—Bon ! ça faisait un beau singe botté !

—C'était une paire de bottes ben grées !

—Des bottes sauvages, c'est pas fier !

—Ca faisait des bottes de veau !

—Non, puisque c'étaient des bottes de bœuf.

—Taisez vous, vous autres ! laissez parler ce monsieur là !

—Il appelle ça un monsieur !

Et voilà le charivari recommencé, et les taloches qui commencent à pleuvoir. Je serrais le grain dans mon coin. Enfin pendant une petite accalmie, j'entends la voix de l'orateur.

Messieurs les intellectuels, crieait-il, je ne suis pas venu ici pour vous insulter.....

—Beau dommage !

—Essaye donc pour voir !

—Mais je ne veux pas qu'on m'insulte non plus ; c'est vrai varsaillie. Si la ville de Québec a pas besoin de bâtiments elle peut le dire. Si elle s'appelle Québec c'est parce qu'elle a un port...

—Faudra que j'appelle mes deux petits cochons Québec, s'écrie un hurlot de St. Sauveur à cheval sur la balustrade.

—Pourquoi ça ? demande un autre.

—Parce qu'ils en ont un, eux autre aussi.

—C'est toi qui devrait t'appeler Québec.

—Comment ça ?

—Tiens ! puisque tu dis que tu as deux "porcs."

—Allez vous vous fermer, vous autres ? On n'entend pas le membre !

—Enfin, messieurs les intellectuels, reprend celui-ci, le fleuve Salarant, comme la rivière St. Charles, a été faite pour les bâtiments, et c'est pour les bâtiments que les constructeurs ont été inventés...

—Tu en as l'air d'une invention !

—Et c'est pour cela qu'il n'y en a pas assez en Chambre. Si je croyais que vous trouviez.....

—On "trouve à scier" quand on peut ; de ce temps là le bois est rare.

—On ne scie plus de bucher, c'est des buches que nous scions.

—Messieurs, c'est pas raisonnable, à l'air ; vous m'avez déjà

interrompé plus de cent fois, c'est pas "fair."

—O'tassez, ça, sus c'tair là ! un petit "spinch" en anglais à c't'heure.

—C'est bon, c'est comme vous voudrez ; je suis pas en peine, allez ; j'ai fait des inquiétudes au suminaire sur l'anglais et le français. "Gentimen and fellow satizan....."

—Qu'est-ce qu'il dit là ?

—Il dit qu'il fait de l'eau avec sa tisane.

—Ah ! ça c'est de la blague, par exemple.

—Descend de d'là, t'a assez j'avassé pour aujourd'hui.

—Messieurs.....

—Quoi ?

—Messieurs...encore un mot.

—O'tassez ! c'tassez ! pousse ! pousse ! embrouille ! embrouille !

En ce moment, le brouhaha devint général, on crie, on hurle, on se tapoche, on se bouscule, on se cogne, enfin la bagarre devient telle, mon cher "Canard" que je suis obligé de me sauver.

Oh ! les gens de Québec !

LE PERE LOUISON.

## Un Bal de Noces.

L'autre jour, le "Canard" reçut une invitation pour assister à un bal de nocé qui se donnait rue Beaudry.

L'invitation fut acceptée. Comme c'était une veillée donnée dans la haute classe du faubourg Québec, le "Canard" s'habilla on ne peut mieux ; il lissa ses plumes, endossa son habit de drap fin, se coiffa la tête d'un magnifique chapeau de soie et après s'être mis sur le nez un lorgnon d'or, il sortit tout joyeux de chez lui pour se rendre à la soirée en question, se promettant dans son for intérieur, beaucoup de plaisir. Quelques instants après il était arrivé et faisait son entrée dans la salle où la soirée dansante avait lieu. Il s'écoula quelque temps avant qu'il lui fut possible de distinguer quelque chose, car il y avait tellement de la fumée qu'on aurait pu la couper avec un couteau ; mais enfin l'atmosphère étant devenue plus limpide, cela lui permit de faire quelques pas et de nouer connaissance avec l'honorable compagnie au milieu de laquelle il se trouvait.

D'abord il fut présenté à une série de charmantes jeunes filles habillées de robes qui avaient dû être blanches mais qui étaient devenues d'un gris poussiéreux ; la toilette de ces déesses enfumées était rehaussée par de larges rubans roses dont les bouts traînaient jusqu'à terre, et par des coiffures érigées en amphithéâtre et ornées de fleurs artificielles.

Quand le "Canard" eut donné plusieurs coups de bec à toutes ces beautés dignes d'être représentées par Michel-Ange, il se dirigea vers les jeunes époux en passant entre une double haie de joyeux compagnons qui s'inclinaient respectueusement sur son passage. Il avait pour "cicerone" le frère même du marié qui, entre parenthèse, portait une tignasse échevelée à ren-